

Confusion

J'émerge péniblement de cette torpeur qui me maintient dans un courant cotonneux où je flotte, imperceptible, improbable, avant de replonger sans tarder dans les limbes de cet univers comateux.

Des bribes de souvenir remontent par instant à la surface.

Je suis dans la voiture. Le choc, violent. La ceinture. Sécurité. Un coup fulgurant. Un bulldozer sur mes poumons.

Je me rendors, sans plus de courage pour lutter.

Mes paupières ne se décolent plus et pourtant j'ai une légère remontée de conscience. La neige, le verglas, et puis ... Rien. Plus rien. Aucun souvenir.

C'est comme si tout avait disparu. Ma mémoire, ma vie ... Où suis-je ?

Encore une porte qui claque, des voix timides, puis à nouveau le silence absolu. Je suis étendu là, si las, sans conscience réelle.

Je voudrais crier mais je ne peux pas. Appeler quelqu'un pour m'expliquer la situation, me soulager de ma douleur. Impossible.

Mes yeux s'ouvrent péniblement. Je fais un effort titanesque pour rester éveillé, tout autant que je le sois vraiment.

La chambre est plongée dans la pénombre. Seule une veilleuse au-dessus de mon lit m'indique qu'il doit faire nuit.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Je ne sais pas, je ne sais plus rien. Le vide absolu. Le néant.

Sur mon lit, juste à côté de ma main, un petit boîtier. Avec un bouton rouge. Je ne peux pas appuyer dessus, je me sens si fatigué. Je regarde l'aiguille plantée sur le dessus de ma main gauche et le tuyau qui en part, relié à ... quelque chose. Je ne peux

pas bouger ni tourner la tête pour vérifier ce qu'il en est. Mes bras pèsent une tonne. Je ne sais pas ce que ces tuyaux déversent dans mon corps, mais la douleur parfois me semble atroce.

Quelques pas. Une porte s'ouvre. Des mouvements au-dessus de mon lit. Une éternité ou peut être une seconde plus tard, je repique du nez.

A mon réveil, il fait toujours nuit. La veilleuse est toujours allumée.

J'aimerais tant me souvenir de ce qui s'est passé, savoir où je suis, pourquoi. Tout est confusion.

Oui, ça commence à revenir. Encore la neige, l'hiver, et puis ce rendez-vous à l'autre bout de la ville ... Oui ! C'est ça.

Mais voilà soudain la porte de la chambre qui s'ouvre, du raffut, je ne suis plus seul, on installe un autre malade dans le lit d'à côté. Puis tout se calme à nouveau dans la pièce. Ils sont repartis.

Tout comme mes souvenirs d'ailleurs qui ont profité de l'occasion ainsi offerte pour m'abandonner à nouveau. J'essaye de me concentrer.

Zut ! Je commençais à entrevoir mon histoire, cette intrusion me ramène à zéro.

Les sons autour de moi, comme ouatés, me semblent soporifiques. Me voici reparti dans un monde sans rêves, inerte et incolore. Par contre la douleur semble m'avoir quitté pour le moment.

La chambre est toujours plongée dans la pénombre. Seule la veilleuse au-dessus de mon lit est allumée.

N'ai-je somnolé que quelques secondes ou une journée entière ?

Ça me revient petit à petit. Je roulais vite il me semble. La neige, le verglas. Où pouvais-je donc aller en pleine nuit ?

La femme en blanc vient vérifier ma perfusion. Est-ce de la morphine ou quelque chose comme ça, pour soulager ces élancements qui me déchirent la poitrine ?

Je pense que j'ai dû avoir un grave accident. Je n'en suis pas sûr, mais je n'ai, à chaque réveil, que le souvenir de la neige dans mes phares.

Toujours nuit. La pénombre. La veilleuse.

Quel jour sommes-nous ? Depuis combien de temps suis-je là ? Ça a dû être grave pour que je reste aussi longtemps inconscient. Je peux commencer à bouger les jambes. Je n'ai mal nulle part semble-t-il, hormis cette douleur que me broie le thorax.

Docteur Pascal ! Ça me revient d'un coup. J'allais voir le docteur Pascal. C'est ça !

Pascal d'ailleurs, comme le prénom de mon ami, de mon amour. Il devait m'accompagner à ce rendez-vous, mais je ne me souviens pas de lui avec moi dans la voiture, c'est le trou noir. Pourvu qu'il aille bien.

La même chambre. La même pénombre. La même veilleuse.

Je me souviens du docteur Pascal. Je l'avais consulté il y a ... Six mois ? Un an ? Je me souviens que nous avons beaucoup discuté, il avait monté un dossier complet. Je crois qu'il avait fait venir un psychologue aussi, enfin, il me semble.

Mais pourquoi ? Je ne sais pas.

Toujours la nuit.

J'étais en retard en quittant le boulot, c'est pour ça que je roulais vite.

Pascal m'a embrassé. Il souriait. Mon Dieu que je l'aime. Il m'a dit : « Ne t'en fais pas, prends le cool. A demain mon amour ».

Et puis voilà, cet accident, la douleur dans mon torse, ma mémoire qui me trahit. C'est terrible de ne pas savoir ...

Le soleil illumine la chambre dont les rideaux sont maintenant tirés. La veilleuse est éteinte. Je suis bien dans un hôpital. Mais je n'ai presque plus mal maintenant et me sens beaucoup plus clair, plus lucide.

La porte s'ouvre et entre un grand gaillard que je reconnais immédiatement, le professeur Pascal. Une infirmière l'accompagne.

Il est tout sourire et me serre la main, visiblement très content.

- Comment ça va Jacques ?
- Euh ... Un peu dans le flou, mais ça va, je crois. Que s'est-il passé ? Je fais quoi ici ? J'ai eu un accident ?

Il éclate de rire et me dis.

- Et bien, on dirait que l'anesthésiste a eu la main lourde. Ne vous inquiétez pas, tout va pour le mieux, ça va vous revenir. Vous voulez voir le résultat ?
- ???
- Mademoiselle, occupez-vous de Monsieur Sicard je vous prie.

Elle m'aide à me redresser sur le lit et d'une main experte enlève rapidement les bandages qui emprisonnent mon buste.

Et là oui, forcément ... ça me revient !

Les rendez-vous, les discussions, les décisions à prendre, se préparer.

Pas *d'accident* non, pour sûr.

Mais Bon Dieu, un bon café bien fort ne me ferait pas de mal à cet instant, quand même. Finir d'émerger, me réveiller tout à fait, oublier ces cauchemars et ces angoisses, et savourer pleinement ce bonheur et ce sentiment d'accomplissement qui envahissent mon cœur.

Je contemple éberlué cette superbe et opulente poitrine dont me voici maintenant pourvu.

D'ailleurs ... Pourvu ou pourvue ?

- Monsieur Sicard est content du résultat ? Je peux vous garantir que bien peu de femmes ont des seins aussi beaux que les vôtres, Jacques. Je vous l'avais promis, Non ?

Bon, je vous laisse, vous avez de la visite.

Votre ami Pascal commence à s'impatiser dans le couloir.

...

Il doit lui tarder de retrouver son *nouveau* Jacques ...Line.